

Vues d'ensemble

Numéro 232, juillet–août 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48126ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2004). Compte rendu de [Vues d'ensemble]. *Séquences*, (232), 53–58.

THE ALAMO

Le 6 mars 1836, à l'aube, l'armée mexicaine attaque et prend la mission fortifiée d'Alamo près de San Antonio au Texas, tuant la plupart de ses 190 occupants. C'est pourtant là une victoire à la Pyrrhus pour le général-président Santa Anna puisqu'il a perdu, par mauvais choix stratégiques, environ 1800 hommes pour recapturer ce symbole de la présence ibérique au nord du Rio Grande.

Sujet de plusieurs films, dont le plus célèbre est la version homonyme réalisée par John Wayne qui y interprétait de plus de Davy Crockett, cette bataille eut comme conséquence directe la victoire de San Jacinto peu de temps après du général Sam Houston sur Santa Anna qui dut reconnaître l'indépendance du Texas. Celui-ci devint ensuite un état des États-Unis.

Ce film est essentiellement construit comme un long flash-back, plein de dialogues explicatifs interprétés par des acteurs mal servis par des personnages unidimensionnels. Seuls Billy Bob Thornton qui interprète un Davy Crockett conscient du mythe qu'il est en train de devenir, Patrick Wilson dans le rôle de Travis et Emilio Echevarria dans le rôle du napoléonien Santa Anna réussissent à nous intéresser à leurs motivations. De plus l'importance des Tejanos, ces hispanophones qui ont bâti, à côté des Américains anglophones, ce Texas où ils habitaient pour certains depuis longtemps, est peu soulignée sauf dans les personnages de Seguin et de la belle-sœur de Bowie qui le soigne pendant ses derniers jours. Les scènes de la bataille finale de la prise de l'Alamo sont bien menées mais il y a trop de moments insipides dans ce film bancal sur un événement important des relations Nord-Sud en Amérique.

Luc Chaput

■ **ALAMO** — États-Unis 2004, 137 minutes — Réal. : John Lee Hancock — Scén. : Leslie Bohem, Stephen Gaghan, John Lee Hancock — Int. : Billy Bob Thornton, Dennis Quaid, Emilio Echevarria, Patrick Wilson, Jason Patric, Leon Rippy — Dist. : Buena Vista.

The Alamo



BABOUSSIA

Ronde et courte sur pattes, son fichu de laine noué sous le menton, Baboussia ressemble à une matriochka, vous savez, ces poupées gigognes que le touriste se croit obligé d'acheter en Russie. Mais Baboussia n'est pas une création folklorique. C'est une femme qui a passé sa vie à servir. Elle a creusé des tranchées pendant le siège de Stalingrad, elle a trimé dur dans les kolkhozes, elle a élevé les enfants de sa fille Vera et, plus tard, elle a vendu sa maison et partagé l'argent entre ses petits-enfants. Aujourd'hui octogénaire, calme et souriante babouchka, elle vit chez sa fille, toujours au service des siens. Mais quand Vera doit être hospitalisée pour une attaque, son mari profite de l'occasion pour mener sa belle-mère chez sa sœur Anna. Or Anna doit à son tour être hospitalisée et c'est alors que se révèle l'égoïsme de ceux à qui Baboussia a consacré sa vie : le nouvel état russe ne lui offre qu'une pension dérisoire tandis que ses quatre petits-enfants refusent de s'encombrer d'une vieille dame.

Tournée avec simplicité, cette « fiction » nous offre un éclairage saisissant sur les problèmes de la Russie contemporaine, nous faisant mieux comprendre pourquoi bien des Russes éprouvent la nostalgie de



Baboussia

l'époque soviétique. Car à ceux qui n'ont pas eu l'astuce de profiter du régime actuel, l'état n'offre plus rien et c'est monnaie courante de voir dans la rue des citoyens honorables faire les poubelles, tandis que d'autres se réfugient dans la vodka. Et les ravages de la guerre de Tchétchénie se font sentir chaque jour. Cette histoire touchante est interprétée par des acteurs authentiques. Quelques séquences hautes en couleur témoignent de traditions artisanales en voie d'extinction. Les paysages hivernaux de la région d'Arkhangelsk sont d'une beauté paisible. Un film remarquable.

Francine Laurendeau

■ **Russie** 2003, 98 minutes — Réal. : Lidia Bobrova — Scén. : Lidia Bobrova — Int. : Nina Shoubina, Anna Ovsianikova, Vladimir Koulakov, Sergueï Anyfkriev, Olga Onischenko, Galina Bokachevskaia, Valentina Tcherkazianova, Galina Volkova, Vladimir Boranov, Yuri Oyssianko — Dist. : K.Films Amérique.



Bénie sois-tu, prison



Dans une galaxie près de chez vous

BÉNIE SOIS-TU, PRISON

Roumanie, 1949. Comme partout à l'Est, le totalitarisme rouge version roumaine ne tolère nulle dissidence. Et surtout pas lorsqu'elle est incarnée dans une formation « bourgeoise ». La police politique écroue donc Nicoleta, membre du Parti démocratique. S'amorcent alors des interrogatoires musclés et humiliants, puis la torture physique. Mais Nicoleta, confinée dans une minuscule cellule, surveillée constamment, ne plie pas, répugnant à trahir les siens. Sa foi salvatrice lui permet de traverser cette douloureuse épreuve. On la transfère alors dans une prison de femmes, où elle tiendra tête à la directrice. Son espérance, Nicoleta la partage avec ses compagnes d'infortune, prisonnières politiques ou véritables criminelles; ainsi découpe-t-elle un exemplaire de la Bible pour en distribuer des versets. Plus tard, les captives chantent des psaumes à l'unisson. Suivant progressivement l'évolution de son héroïne, le décor se fait ainsi lieu étroit et fermé (cellule et salles d'interrogatoire, en première partie), puis espace de rassemblement (le dortoir des femmes). Des plans en plongée nous montrent ces femmes faisant les cent pas dans la cour. En troisième partie, on les voit s'épuiser à de pénibles manœuvres sur les chantiers du futur canal du Danube à la mer Noire. Ici, l'espace est tout de même relativement ouvert, loin des cellules étroites. La promesse d'une liberté retrouvée se cristallise dans la scène finale où l'héroïne porte son regard sur les oiseaux et l'infini.

Nicole Valery-Grossu évoquait dans son livre quatre années de souffrance, de 1949 à 1953. Le film réussit à illustrer cette période en soulignant son message de paix et d'espoir, plutôt que la violence, piège d'un certain cinéma réaliste. Ce n'est pas un film sur la foi, plutôt une œuvre qui table sur l'espérance, laquelle se traduit ici par la foi. Nuance. C'est pourquoi **Bénie sois-tu, prison** devrait émouvoir tout spectateur, quelles que soient ses croyances ou incroyances.

Denis Desjardins

■ **BINECUVINTATA FII INCHISOARE** – Roumanie 2003, 90 minutes – Réal. : Nicolae Margineanu – Scén. : Nicolae Margineanu, Catalin Cocris, Tudor Voican, d'après le roman de Nicole Valery-Grossu – Int. : Maria Ploae, Dorina Lazar, Ecaterina Nazarie – Distr. : K.Films Amérique.

DANS UNE GALAXIE PRÈS DE CHEZ VOUS

En 2034, alors que le gaz carbonique des voitures, la pollution industrielle et le *pouch-pouch en ca-cane* ont pulvérisé la couche d'ozone, les compagnies de crèmes solaires s'enrichissent aux dépens du reste de la planète qui se consume littéralement. Il appartient alors au capitaine Charles Patenaude et à l'équipage du vaisseau spatial Romano Fafard de trouver une planète pouvant accueillir six milliards de tatas.

C'est à partir de cette prémisse parodiant la série *Star Trek* que s'articule le récit de **Dans une galaxie près de chez vous**. Cette adaptation cinématographique de la série télévisée du même nom a cependant bien

davantage à offrir qu'un vulgaire pastiche; au rayon de l'humour absurde, le film n'a en effet rien à envier aux *Rock et Belles Oreilles* et autres *Phylactère Cola*. Là où bon nombre de comédies québécoises jouent la carte du nivellement par le bas, le trait de génie des scénaristes Claude Legault et Pierre-Yves Bernard aura plutôt été de proposer différents degrés de lecture adaptés à un auditoire varié et d'ainsi arriver à séduire les 7 à 77 ans.

En bout de ligne, tous se délecteront autant de l'in vraisemblance des situations que du jeu des comédiens dont le plaisir à interpréter de tels personnages est manifeste; c'est particulièrement le cas de ce capitaine aux jeux de mots douteux campé par Guy Jodoin et de sa compagne Valence, une psychologue caractérielle interprétée par Sylvie Moreau.

Après des recettes de plus de deux millions de dollars en un mois seulement, il ne faudrait pas s'étonner que le Romano Fafard croise à nouveau notre route dans un futur rapproché. Les scénaristes ayant déjà manifesté leur intérêt en ce sens, il ne nous reste plus qu'à faire preuve de patience; Rome ne s'est pas construite en criant « Lapin, je ne boirai pas de ton eau », comme le dit si bien le capitaine Patenaude!

Carl Rodrigue

■ Canada [Québec] 2004, 109 minutes – Réal. : Claude Desrosiers – Scén. : Pierre-Yves Bernard, Claude Legault – Int. : Guy Jodoin, Sylvie Moreau, Stéphane Crête, Claude Legault, Mélanie Maynard, Didier Lucien, Réal Bossé – Dist. : TVA.

HELLBOY

1944. Les nazis, entre deux crimes contre l'humanité, se trouvent quelques disponibilités pour appâter et extirper de l'enfer un redoutable démon qui leur permettrait d'être encore plus ignobles et puissants. Mais les nazis ont eux aussi leurs problèmes : les alliés, mauvais joueurs, sautent à pieds joints dans la balance manichéenne, sabotant in extremis leur projet. Le petit démon convoité aura cependant le temps d'atterrir sur terre. Pris en charge par le FBI et confié à l'une de ses divisions paranormales, il profitera d'une belle éducation : propre et tout, devenu grand, il se consacre désormais au bien. Ça tombe pile, les forces du mal réapparaissent justement à la page 14 du scénario. Les adaptations réellement satisfaisantes de *comic book* se comptant sur les doigts d'une mitaine à four, pas étonnant d'accueillir chaque nouveau venu avec l'enthousiasme réservé à une partie de roulette russe à cinq balles. Difficile en effet pour un *blockbuster* américain, confortable dans ses bruyants et énormes sabots, de transposer adéquatement le subtil univers de la bande dessinée, dans lequel un essentiel « suggéré » se dévoile souvent entre les cases. En l'absence d'argument pour nous illustrer le contraire, ce lourdaud **Hellboy** tombe donc du côté où il penche : celui de la surenchère. Ne voulant pas admettre qu'il y ait une certaine limite à la surcharge d'une mise en scène, l'œuvre, tirée de la BD de Mike Mignola publiée chez *Dark Horse*, se prend grossièrement les pieds

dans ses effets; aussi passe-t-on son temps, entre deux soupirs, à subir les assauts d'un montage sans finesse et d'un esthétisme tarabiscoté au carré. Du coup, on a tendance à avoir moins de patience pour la prédisposition de Hellboy à débiter des blagues idiotes, toujours prêt à placer un bon mot. De même que pour sa propension à laisser courir un peu trop librement ses sentiments, nous servant, dans l'attente d'un énième combat gothique, une bien dispensable romance avec Selma Blair. Puis, c'est avec effroi que nous nous rappelons que ce ratage certifié, d'où on ne peut dégager aucune scène mémorable, est imputable au pourtant talentueux Guillermo Del Toro. Enfer et damnation.

Patrice Doré

■ États-Unis 2004, 122 minutes – Réal. : Guillermo Del Toro – Scén. : Guillermo Del Toro, Peter Briggs, d'après la bande dessinée de Mike Mignola – Int. : Ron Perlman, John Hurt, Selma Blair, Rupert Evans, Karel Roden, Jeffrey Tambor – Dist. : Columbia.

INTERMISSION

Le cinéaste John Crowley impressionne drôlement avec ce premier film très enlevé. Croisement entre le cinéma d'Altman et celui de Ken Loach, **Intermission** est un film qui possède du panache et de l'énergie à revendre et il est, en tous points, fascinant.

Le brillant scénario repose sur une dizaine d'intrigues qui s'entrecroisent et raconte les déboires de divers personnages aux prises avec de nombreux problèmes affectifs et sociaux. Si certains personnages peuvent sembler à première vue hors de

l'ordinaire, il n'en demeure pas moins qu'ils s'avèrent tous authentiques, bien dépeints et profondément humains. Le cinéaste éprouve une certaine empathie envers ces personnages quelque peu pathétiques. Les dialogues sont à la fois savoureux, crus et vrais et ne manquent certainement pas d'humour. On peut reprocher quelques situations ou anecdotes légèrement forcées qui permettent au cinéaste de boucler son film mais ce serait boudier l'immense plaisir auquel le spectateur a eu droit durant la majeure partie du film.

La mise en scène s'organise autour d'une esthétique délibérée : le cinéaste opte pour la pellicule 16mm à gros grain, une caméra à l'épaule et une photographie volontairement âpre. Autant d'éléments contribuent à accentuer ce parti pris d'hyper-réalisme voulu par le réalisateur et son équipe. Le montage syncopé s'accorde harmonieusement avec la structure narrative et le rythme hachuré du film de même qu'avec les situations qui y sont dépeintes. De plus, une excellente distribution permet à des comédiens talentueux de jouer avec ardeur et aplomb.

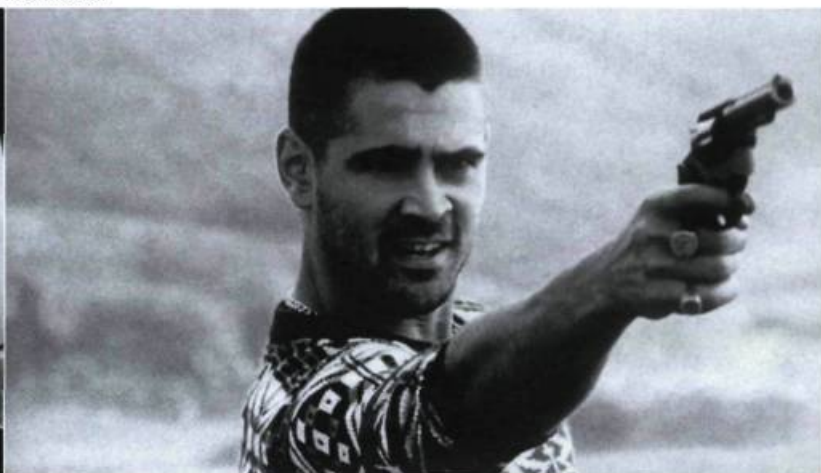
Pascal Grenier

■ Irlande/Grande-Bretagne 2004, 106 minutes – Réal. : John Crowley – Scén. : Mark O'Rowe – Int. : Cillian Murphy, Kelly Macdonald, Colm Meaney, Colin Farrell, David Wilmot, Shirley Henderson – Dist. : Alliance.

Hellboy



Intermission





Je n'ai pas peur

The Ladykillers

JE N'AI PAS PEUR

À la fin des années 70, dans le sud de l'Italie, le jeune Michele découvre, dans une grotte souterraine, un enfant nu, enchaîné et couvert de plaies. Surmontant progressivement sa peur, Michele établit des liens avec cet enfant et apprend qu'il s'appelle Filippo. Les deux garçons deviennent amis, mais Michele, paralysé par cet événement qui le dépasse, ne peut se résoudre à faire quoi que ce soit pour permettre à son ami de se sortir de cet état que le jeune captif appelle déjà « la mort ». Cette amitié sera leur secret. En surface, Michele découvrira peu à peu que ses parents ne sont pas étrangers à la présence de Filippo dans ce trou. En fait, loin d'être étrangers à cet événement, ils l'ont eux-mêmes provoqué : Filippo a été kidnappé et on attend la rançon de sa riche famille.

Cette description du récit de **Je n'ai pas peur** est cependant trompeuse, car malgré des événements ancrés dans une réalité sociopolitique très concrète (les enlèvements et attentats des années 70 en Italie, la vie difficile dans le sud du pays, etc.), ce film n'est pas un thriller ou un suspense policier. Le réalisateur italien Gabriele Salvatores a plutôt opté pour une approche filmique qui dirige le spectateur vers une perception abstraite et subjective de la situation.

Cette abstraction, notamment celle du regard, s'amorce dès le titre qui, en italien comme en français, met de l'avant l'idée du je.

Ce je, c'est celui d'un enfant dont le passage à l'âge adulte est déclenché par un événement dramatique (thème depuis toujours récurrent dans le cinéma italien).

Dans cet esprit, les prises de vue, les mouvements de caméra et le montage contribuent habilement à la naissance d'une

esthétique fortement impressionniste, désincarnée et allégorique.

Cette esthétique sert plutôt bien le film puisqu'elle trouble les points de repères habituels et impose au spectateur une façon nouvelle de voir le monde (tout comme l'enfant ne reconnaît plus son univers). Le réalisateur est ici très habile à créer une résonance entre l'enfance et la nature (superbement filmée), entre le politique et l'intime, entre l'éclatante lueur de l'été sicilien et l'obscurité de la grotte et, évidemment, entre la vie et la mort.

Mais bizarrement, **Je n'ai pas peur** ne va pas au bout de ses intentions. La dimension symbolique de la mise en scène se retrouve à l'étroit dans ce scénario trop linéaire, trop littéraire (le film est tiré d'un roman) et trop porté vers le désir de conclure sur une note positive et sans équivoque.

Par ailleurs, on a beau comprendre les raisons pour lesquelles Salvatores veut taire les questions sociopolitiques en filigrane, il n'en reste pas moins qu'à force de les nier, le réalisateur vide son film de toute substance. Car à elle seule, cette métaphore du passage de l'enfance à l'âge adulte ne parvient pas à transcender un film certes beau, mais sans grand impact.

Carlo Mandolini

■ **IO NON HO PAURA** – Italie 2003, 108 minutes – Réal. : Gabriele Salvatores – Scén. : Niccolò Ammaniti, Francesca Marciano, d'après le roman de Niccolò Ammaniti – Int. : Aitana Sánchez-Gijón, Dino Abbrescia, Giorgio Careccia, Giuseppe Cristiano, Mattia Di Piero, Diego Abatantuono – Dist. : Miramax.

THE LADYKILLERS

Remake de l'irrévérencieuse comédie à l'anglaise du même nom qui mettait en vedette Alec Guinness et Peter Sellers, **The**

Ladykillers des frères Coen pourrait sembler de prime abord comme un sujet étonnant pour ceux qui nous ont habitués à un univers oscillant entre un surréalisme absurde et un hyperréalisme brutal, peuple de *losers* magnifiques ou pathétiques, et carburant le plus souvent à l'humour noir. Pourtant, à y regarder de plus près, on se rend compte que c'est en fait un sujet tout ce qu'il y a de plus *coenien* : une victime innocente, des criminels mal assortis se transformant par la force des choses en tueurs incompetents, une intrigue baignant dans l'absurde, un humour noir décalé, une extravagance dans l'écriture se reflétant dans les personnages et les leitmotifs narratifs (entre autres, la décharge et ses oiseaux) et la facture visuelle et sonore du film (par exemple, la musique passe du gospel au hip hop par la simple magie des arrangements). Pour faire lever la sauce, les frères Coen bénéficient d'une solide distribution qui s'en donne à cœur joie dans l'excès et la caricature, même si ça semble parfois verser un peu trop dans la surenchère : Tom Hanks en pseudo professeur qui tient plus du prêcheur corrompu que de l'homme de lettres, J.K. Simmons en prétendu spécialiste des explosifs affligé d'un mal pour le moins... explosif, Irma P. Hall parfaite en vieille matrone noire aussi dévote que dégourdie, Marlon Wayans en employé de casino trop nonchalant pour être efficace. Seulement, si chacun de ces éléments amuse isolément, il n'en reste pas moins que l'ensemble ne parvient jamais vraiment à former un tout suffisamment cohérent et crédible, et la force comique du film s'en trouve malheureusement diminuée. Bien que, à l'instar d'**Intolérable Cruelty**, **The Ladykillers** soit plus accessible que la majorité des œuvres des frères Coen, il lui manque cependant le mordant et la parfaite synchronie structurelle et visuelle du précédent. **The Ladykillers** divertit mais restera un titre mineur pour les frères Coen.

Claire Valade

■ **LES TUEURS DE DAMES** – États-Unis 2004, 104 minutes – Réal. : Joel et Ethan Coen – Scén. : Joel et Ethan Coen, d'après le scénario original *The Ladykillers* de William Rose (1955) – Int. : Tom Hanks, Irma P. Hall, Marlon Wayans, J.K. Simmons, Tzi Ma, Ryan Hurst – Dist. : Buena Vista.

MAIN HOON NA

Depuis le succès cannois de **Lagaan: Once Upon a Time in India** d'Ashutosh Gowariker, et plus récemment celui d'estime de **Devdas** de Sanjay Leela Bhansali, nous replongeons allègrement dans le genre Bollywood avec **Main Hoon Na** (qui voudrait dire « je suis qui je suis ». Le premier long métrage de la chorégraphe et directrice artistique Farah Khan, à qui l'on doit les quelques très belles séquences dansées de **Moonsoon Wedding** (Le Mariage des moussons), offre ici un spectacle grandiose où priment, bien entendu, les nombreuses et inévitables chorégraphies et chansons.

Hommage au cinéma indien pré-bollywood, celui des années 70, **Main Hoon Na** a ceci de particulier qu'il satirise le genre justement en exploitant ses codes rigides jusqu'au délire. Les invraisemblances s'accroissent de séquence en séquence, formant un ensemble à la fois puéril et entraînant. Et quand vient le temps des intermèdes dansés et chantés, c'est l'apothéose totale. On se laisse alors bercer par le rythme, les couleurs d'un kitsch extravagant et les gestes langoureux plus proches du rituel amoureux que de la chorégraphie.

Car ici aussi, comme tout film indien qui se respecte, les jeux de la séduction doivent suivre des codes stricts de conduite. Et tant mieux, puisqu'il suffit d'un pied de femme à peine effleuré, d'une chevelure abondante que berce une brise invisible, ou encore d'un échange de regards complices pour tout deviner.

Et il y a aussi Shahrukh Khan, le nouvel héros du cinéma Bollywoodien. Il se

prend tellement au sérieux avec une si chaleureuse candeur que nous sommes prêts à l'adopter. Quant à la métaphore politique (conflit entre l'Inde et le Pakistan), elle se limite à des scènes d'action, brillant hommage au cinéma asiatique de combats martiaux et qui, le temps d'un court détour, se plaît à imiter les **Matrix** américains. Trois heures de spectacle total. Du pur cinéma de divertissement.

Élie Castiel

■ Inde 2004, 182 minutes – Réal. : Farah Khan – Scén. : Farah Khan, Abbas Tyrewala – Int. : Shahrukh Khan, Zayed Khan, Amrita Rao, Sushmita Sen, Naseeruddin Shah, Sunil Shetty – Dist. : Equinoxe.

MONSIEUR IBRAHIM ET LES FLEURS DU CORAN

En ces temps de suspicion, d'intolérance et de xénophobie que plusieurs pays occidentaux vivent envers ceux du Moyen-Orient, certains films contribuent heureusement à leur manière à encourager la tolérance et le respect envers la différence et la compréhension entre les religions. Dans cette catégorie figure **Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran** qui, tout en faisant connaître la philosophie soufiste, ne s'avère pas pour autant un film religieux ou moraliste.

À Paris, au début des années 60, Momo, un adolescent juif se lie d'amitié avec un vieil épicier musulman. Ce dernier l'emmènera sur la route vers son village natal en Turquie, lui enseignant au cours de ce périple des leçons de vie et lui transmettant des valeurs universelles. Cette adaptation cinématographique d'une nouvelle de l'écrivain Éric-Emmanuel Schmitt

constitue en soi un voyage initiatique, un passage à l'âge adulte et la traversée des douloureuses épreuves de la vie mais aussi la rencontre de deux univers distincts. Par les prises de vues montrant le microcosme d'une petite rue achalandée, le film reconstruit avec réalisme toute la diversité cosmopolite d'un Paris en effervescence. La forme se caractérise par une suite de ruptures où l'on passe d'un personnage à l'autre: Momo avec son père neurasthénique, avec le sage Ibrahim, avec les filles de la rue etc., accentuées par une variété de musiques populaires de l'époque yé-yé. La deuxième partie de ce conte humaniste se déroulant en voyage, le cinéaste a eu l'idée poétique de filmer la course des nuages comme marque de passage du temps et de l'espace. Soulignons la présence marquante d'Omar Sharif qui incarne avec toute l'humanité requise le vieux philosophe et la découverte du jeune Pierre Boulanger, époustoufflant de naturel en fils abandonné et solitaire.

Après avoir signé le magnifique long métrage **La Chambre des officiers**, François Dupeyron passe avec talent d'un drame de guerre à une histoire plus lumineuse, porteuse d'espoir en l'humanité.

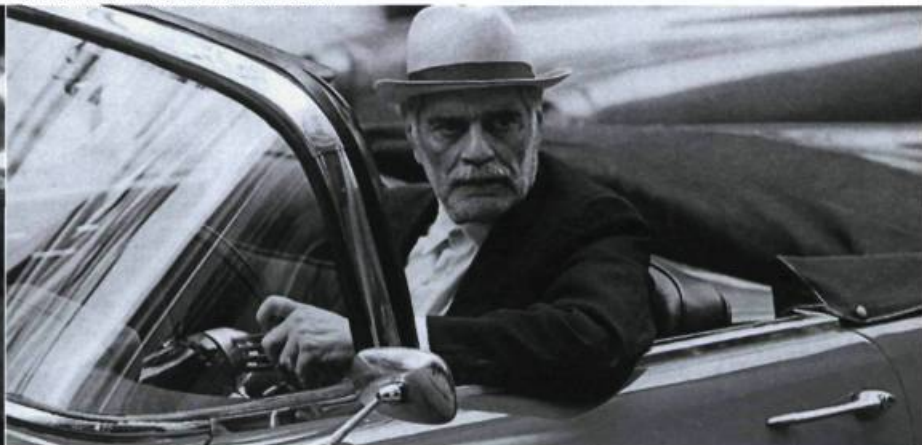
Louise-Véronique Sicotte

■ France 2004, 94 minutes – Réal. : François Dupeyron – Scén. : François Dupeyron, d'après le roman d'Éric-Emmanuel Schmitt – Int. : Omar Sharif, Pierre Boulanger, Gilbert Melki, Isabelle Renaud – Dist. : TVA.

Main Hoon Na



Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran



The Saddest Music in the World



Twist

THE SADDEST MUSIC IN THE WORLD

Au Manitoba, pendant la grande dépression, l'humeur chagrine et les idées noires sont de rigueur. C'est dans cet esprit que Lady Port-Huntly, richissime propriétaire d'une brasserie, lance un concours international dont le lauréat sera l'interprète de la plus triste musique du monde. Cul-de-jatte depuis un sombre drame qui nous sera révélé parmi bien d'autres péripéties, Lady Port-Huntly – ineffable Isabella Rossellini – se verra offrir une paire de sculpturales jambes en verre du haut desquelles elle présentera les concurrents à un public médusé. Parmi les musiciens venus du monde entier, qui composent une ahurissante galerie de portraits, amants et ex-amants de la belle brasseur vont se disputer la palme dans un cafouillis

Canadian content ne pouvait qu'ajouter à cette histoire des éléments (climatiques et autres) d'une ineffable cocasserie.

Mais le style... Ah ! Le style ! Une accumulation de références que les critiques déclinent avec un enthousiasme érudit : Méliès, Murnau, **Metropolis**, **Une partie de campagne**, ancien cinéma soviétique, expressionnisme allemand, film noir et *underground* américains... le tout livré en images d'un flou entêtant. Enfant chéri de la critique, le réalisateur est également reconnu par ses pairs puisqu'il recevait récemment à Toronto trois Prix Génie pour **The Saddest Music of the World**. C'était mon premier Maddin et il ne m'a pas convaincue. Cette manie de la citation visuelle, cette perception volontairement chaotique de la prise de vue, cette esthétique du noir et blanc à gros grains viennent

desservir un scénario ingénieux pourtant porté par une distribution inventive.

Francine Laurendeau

■ **LA PLUS TRISTE MUSIQUE DU MONDE** – Canada 2003, 90 minutes – Réal. : Guy Maddin – Scén. : Kazuo Ishiguro, George Toles, Guy Maddin – Int. : Isabella Rossellini, Mark McKinney, Maria de Medeiros, David Fox, Ross McMillan – Dist. : TVA.

TWIST

Ce n'est que dans les remerciements finals que le nom de Charles Dickens apparaît au générique de ce film écrit et réalisé par Jacob Tierney. Quelques indices avaient déjà mis la puce à l'oreille du spectateur non initié, le nom de plusieurs personnages, Fagin, Oliver et Dodge et certains noms de lieux. Le scénariste tord donc l'intrigue puisqu'il fait du personnage de Dodge le point central de son film à la place de l'Oliver du roman, jeune orphelin à la recherche de sa mère. *L'Artful Dodger*, l'as des enfants pickpockets de l'œuvre de Dickens est donc ici un jeune homme prostitué et drogué, aussi recruteur de chair fraîche pour une organisation criminelle dirigée en sous-main par un patron invisible. La transposition dans le milieu du sous-prolétariat urbain et de la prostitution masculine, d'ailleurs filmée de chaste façon dans de minces lumières hivernales, fonctionne parfaitement puisque la jeunesse est maintenant un attribut beaucoup plus recherché qu'au temps de Dickens. L'ensemble est pourtant beaucoup plus dur que chez le romancier anglais où certains pouvaient espérer se sortir de cette vie de crime. Tierney réussit ainsi à mettre en lumière différemment une situation infernale souvent traitée dans des reportages sensationnalistes ou des documentaires. Dans le rôle de Dodge, Nick Stahl, connu par le grand public pour son travail dans **Terminator 3**, domine l'interprétation très bonne dans l'ensemble. ❄

Luc Chaput

■ Canada, 98 minutes – Réal. Jacob Tierney – Scén. Jacob Tierney, d'après *Oliver Twist* de Charles Dickens – Int. : Nick Stahl, Gary Farmer, Joshua Close, Michèle-Barbara Pelletier, Moti Yona, Tygh Runyan, Stephen McHattie – Dist. : Christal.